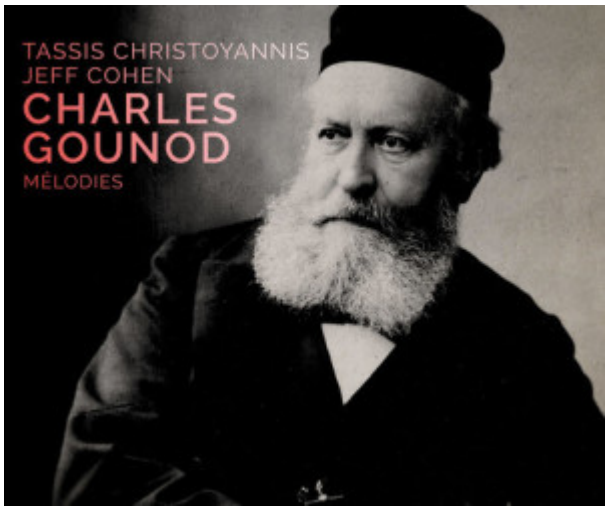
CD, critique. GOUNOD : mélodies. Tassis Chrystoyannis, baryton / Jeff Cohen, piano – 1 cd APARTE



CD, critique. GOUNOD : mélodies. Tassis Chrystoyannis, baryton / Jeff Cohen, piano – 1 cd APARTE. Baryton mordant et souple, d'une diction flexible et détaillée, précise et nuancée, **Tassis Christoyannis** a construit pas à pas une solide carrière d'interprète qui sur les planches est complétée par un réel talent d'acteur : classiquenews en a témoigné dans les dernières productions présentées à l'Opéra de Tours chez Puccini (Il Tabarro) ou chez Mozart (superbe et électrique Don Giovanni). En diseur, le chanteur relève les défis de la prosodie et de l'articulation du français avec la même intelligence propice, dévoilant non sans légitimité, le génie du Gounod mélodiste. Or celui ci demeure méconnu, il a pourtant laissé plus de 120 titres dont le tiers en … anglais (composées lors de son exil entre 1870 et 1874 à Londres, après la chute du Second Empire ; et ici, représentées par les 3 mémorables : Maid of Athens, Good night, Sweet baby, sleep…).

Le génie du Gounod mélodiste enfin révélé



De Berlioz et ses Nuits d'été, on retrouve d'ailleurs le poème de Théophile Gaultier : « Ma belle amie est morte », mis en musique par Gounod, en ouverture de ce fabuleux programme, d'autant mieux convaincant, qu'il est chanté par un homme, versus une femme chez Berlioz. Complétant l'évolution du genre avant Fauré et Massenet, Ravel et Debussy, les mélodies de Gounod offrent une attention spécifique aux textes poétiques et à la ligne du piano, de moins en moins accompagnateur et plutôt complice et partenaire du chant inspiré. Le timbre du baryton éclaire de l'intérieur chaque poème, avec une acuité de sculpteur ; une aisance et une certitude détaillée qui indique aussi sa sensibilité de peintre, soucieux du caractère comme de la couleur de chaque séquence poétique. Un tel métier s'est accompli et enrichi au cours de ses précédents programmes de mélodies françaises dédiés à Lalo, de la Tombelle, Félicien David sans omettre Benjamin Godard. Avec Gounod, la suavité lumineuse et ce mordant linguistique sont ciselés avec davantage encore de suggestion nuancée (comme de flexibilité, passages en voix mixte comme en voix de tête). Un travail d'orfèvre qui sauve enfin notre connaissance encore si confidentielle de l'histoire de la mélodie française romantique.

Au clavier, **Jeff Cohen**, alerte, précis, et lui aussi nuancé, déployant mille nuances entre le forte et le piano, indique ce Gounod, précurseur de Fauré, vrai poète de l'élégance rentrée et de la pudeur orfévrée. Superbe récital. Voilà n bien bel ouvrage qui comble notre méconnaissance du Gounod mélodiste, tout en enrichissant le catalogue des éditions majeures du Bicentenaire GOUNOD 2018

CD, critique. GOUNOD : mélodies. Tassis Christoyannis, baryton / Jeff Cohen, piano – 1 cd APARTE – durée : 1h20mn – enregistré en dec 2017.

CD, coffret événement. THE GOUNOD EDITION (15 cd Warner, Plasson, Prêtre)



CD, coffret événement. THE GOUNOD EDITION (15 cd Warner, Plasson, Prêtre). Warner rend hommage au génie de l'opéra romantique français, illustre et éternel concepteur de Roméo et Juliette et de Faust (l'oeuvre d'une vie). 2018 commémore le 200ème anniversaire de la naissance de Charles Gounod, immense compositeur français admiré par Bizet, Fauré, Massenet, Ravel et Tchaïkovsky. Warner Classics lui rend hommage en éditant « **The Gounod Edition** », un coffret de 15 CD à petit prix. Dans ce coffret complet se précise aussi la qualité propre des archives WARNER qui incluent le riche catalogue Erato :

C'est à la fin des années 1970, une ère prospère pour l'édition discographique qui ne rechigne pas à financer les productions fastueuses que nécessitent les opéras à grand spectacle de Monsieur Gounod. Pourtant son écriture aux côtés

de celle de Thomas, Meyerbeer, Halévy privilégie l'intimité de mélodies subtiles et entêtantes plutôt que le grand fracas de la machine opératique. Pilotes de gravures devenues légendaires, **Michel Plasson** à la tête du Capitole de Toulouse dont il aura fait l'outil persuasif de la diffusion de l'opéra romantique français (**Mireille**, novembre 1979 avec Freni, Vanzo, Rhodes, Bacquier, Van dam, dans les rôles de Mireille, Vincent, Taven et Ramon) ; puis **Roméo et Juliette** en juillet 1983, sommet taillé comme un gemme par l'élégance du timbre d'un quinqua demeuré juvénile alors, le phrasé rayonnant et l'articulation infaillible du ténor Alfredo Kraus en Roméo ; la Juliette de Malfitano est d'un intérêt moindre quand Frère Laurent et Mercutio sont bien défendus par Van Dam et Quilico) ; de son côté **Georges Prêtre dirige Faust** à l'Opéra de Paris en juin 1978 : version elle aussi légendaire et la plus complète enregistrée, avec le quatuor Domingo, Freni, Ghiaurov, Allen, pour respectivement les rôles de Faust, Marguerite, Mephistophélès, Valentin). C'est tout une époque qui défendait l'art d'articuler le français. Complet, l'éditeur ajoute des extraits de la version allemande de Faust, grand succès Outre-Rhin devenu **Margarethe**, en un changement de vision car ici on passe de Faust à Marguerite (Lecture berlinoise dirigée par **Patané**, avec l'élégant lui aussi Nicolaï Gedda, Edda Moser, DF Dieskau, Kurt Moll, en Faust, Margarethe donc, Valentin et Mephisto : apport incroyable tant les chanteurs germaniques dans la langue de Goethe, soulignent éclairs fantastiques et joyaux mélodiques d'un Gounod comme électrisé.

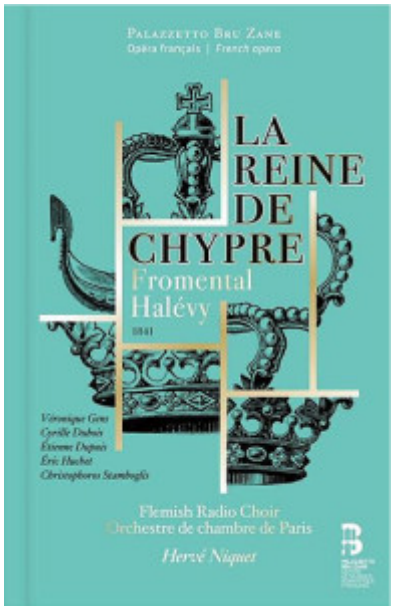
L'intérêt du coffret WARNER est aussi de compléter ce riche tableau lyrique, des fameuses mélodies de Charles Gounod (130 léguées ainsi à la postérité dont tout un cycle en anglais car le compositeur après la chute du Second Empire se réfugie de 1870 à 1874 à Londres) : s'y frottent et réussissent Felicity Lott, Gérard Souzay, José Van dam, Barbara Hendricks, JP Fauchécourt, et JF Leroux. Panorama de mélodistes complété par plusieurs airs d'opéras réunissant la crème des chanteuses

dont Régine Crespin et Marylin Horne, ambassadrices de Sapho. Mais le complément le plus passionnant demeure certainement, aux côtés des deux symphonies (d'une exaltation ivre, aérienne, mendelssohnienne, Plasson toujours, le triptyque spirituel et poétique, testament lyrique et symphonique (« trilogie sacrée »), intitulé **MORS ET VITA** (création à Birmingham en août 1886), véritable aspiration à sublimer la mort en tremplin d'éternité et qui sous la conduite de l'infatigable et incontournable Michel Plasson (janvier 1992) gagne ses lettres de noblesse grâce à une distribution luxueuse : Hendricks, Denize, Van Dam). En offrant un coffret très riche, Warner frappe donc un grand coup dans cette célébration GOUNOD 2018 au moment de son bicentenaire.



CD, coffret événement, critique. « The Gounod Edition » (Coffret 15 CD Warner) – Roméo et Juliette, Faust / Margarethe, Mireille / les 2 symphonies, Morts et Vita, mélodies et airs d'opéras… Michel Plasson, Giuseppe Patané, Georges Prêtre, Barbirolli… CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2018

Critique CD, opéra romantique. Halévy : La Reine de Chypre (2 cd Palazzetto Bru-Zane)



CD, opéra romantique, recréation : critique. Halévy. La Reine de Chypre (2 cd Palazzetto B-Zane). Une Reine naufragée au concert relève la tête hors de l'eau au disque… grâce ici au ténor français **Cyrille Dubois** dont le *Gérard de Courcy* ici, revêt des habits miraculés, osant / affirmant une fraîcheur juvénile du timbre qui captive et nous rend le personnage crédible ; son éclat de plus en plus affirmé, comme son sens de l'articulation, convainquent immédiatement par une sincérité immédiate et désignent le tempérament rare. Sa performance sauve la production d'une déroute malheureuse vécue au concert en juin dernier (TCE juin 2017). Certes on retrouve la direction tendue, nerveuse, pas toujours très nuancée du chef Hervé Niquet qui confond souvent opéra et théâtralité outrée. L'opéra romantique français ne se réduit pas à une caractérisation exacerbée au risque de la caricature. Bref.

D'autant que Halévy, après Meyerbeer, fait évoluer le grand opéra français vers une personnalisation, une individualisation complétant le sens de la grandeur. Même si

la partition ainsi recréée n'atteint pas la réussite de La Juive de 1835 (au tragique bouleversant, incarné par le duo Rachel et son faux père Eléazar / LIRE notre dossier La Juive de Halévy)

Il ne faudrait pas remiser La Reine de Chypre (créée en 1841) parmi les opéras historiques pompeux. Bien que la direction soit parfois réduite à en boursoufler les angles et la modénature. Qu'importe, se distinguent cependant malgré l'aisance de Halévy dans le tissu harmonique et l'orchestration, dans l'écriture de ses ensembles qui force souvent l'admiration par leur souffle.



Aux côtés de l'ardent Dubois (qui fut aussi un grand Nadir dans Les Pêcheurs de perles de Bizet récemment enregistré par l'Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch (dont c'est le premier cd lyrique avec l'orchestre français), saluons évidemment la grande diseuse, altière et aristocratique mais si humaine, **Véronique Gens**. Elle donne contrairement à ses partenaires, sauf le jeune Dubois, la vérité de son personnage, avec un style et une élégance articulée, … tout simplement exemplaire. Il suffirait que ses cadets ou partenaires retiennent pour eux-mêmes quelques éléments de son métier pour parfaire et éclairer d'un tout autre ton, leur propre approche. « Véronique Gens, arbitre du goût, ambassadrice stylée et racée. Sa Caterina Cornaro, patricienne gênoise frémit d'une grâce amoureuse de première intensité, palpitante et juste. Rare les chanteuses continûment intelligibles. Proie du devoir politique, mais amoureuse loyale, « La Gens », en reine de Chypre, trouve un rôle taillé pour son gemme vocal, elle maîtrise et le chant et le style. Une sirène du chant actuel. » Voilà comment s'exprimait dans l'annonce de ce coffret notre confrère chez Classiquenews Alban Deags

On ne peut que souscrire à cette évaluation qui rend accessible et immédiatement proche la réalisation et la conception du drame, qui se passe de Venise (au XVè) à Chypre. Dubois, Gens, le duo est irréprochable. Et plus encore contrastant avec l'excellent diseur québécois **Etienne Dupuis**, qui fait un Jacques de Lusignan ardent et humain, réalisant un très bon duo avec Cyrille Dubois justement, vrai tube extrait de l'opéra (« *Triste exilé* »). De quoi donc nous satisfaire. Même si l'oeuvre, fresque italienne de Venise à Chypre, ne peut guère rivaliser avec les opéras déjà nerveux, puissants, magnifiquement architecturés et mélodiquement unifiés d'un Verdi dont Boccanegra ou les Due Foscari partagent avec Halévy, ce même goût pour l'histoire italienne de la Renaissance, celle des cités-états, où politique et amour créent des conflits propices à rebondissements. Sans éblouir, l'opéra recréé offre quelques belles séquences. Pour autant fallait-il enregistrre sa totalité ? Une édition critique, minutieusement éditorialiste, réunissant les « meilleurs extraits » eût été certainement plus digeste.

CD, opéra romantique, recréation : critique. Halévy. La Reine de Chypre (2 cd Palazzetto B-Zane).

Opéra en cinq actes, livret de Jules-Henri Vernoy de Saint-Georges
Créé à l'Académie royale de musique le 22 décembre 1841
Label
Palazzetto Bru Zane

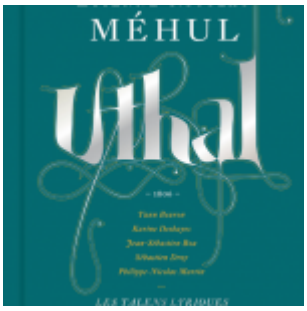
Catarina Cornaro : Véronique Gens
Gérard de Coucy : Cyrille Dubois
Jacques de Lusignan : Etienne Dupuis
Andrea Cornaro : Christophoros Stamboglis

Mocenigo : Eric Huchet
Strozzi : Artavazd Sargsyan
Un héraut d'armes : Tomislav Lavoie

Chœur de la Radio flamande
Orchestre de chambre de Paris
H. Niquet, direction

Enregistrement réalisé au Théâtre des Champs-Elysées en juin 2017
2 CD Palazzetto Bru Zane Ediciones Singulares 1032 – 1h15 + 1h19

Précédents enregistrements d'opéras romantique français / Collection « opéra français » du Pal BRU-Zane :



CD, événement. MEHUL : UTHAL, 1806. Bou, Beuron, 1 cd Palazzetto Bru Zane, mai 2015) BEURON, Yann., Méhul, Ediciones singulares / Palazzetto Bru Zane – inédits, premières, musique romantique, opéra. CD, événement. MEHUL : UTHAL, 1806. Bou, Beuron, 1 cd Palazzetto Bru Zane, mai 2015). En 1806, Méhul déploie une verve sanguine, tendue, virile à laquelle il est difficile de résister. Son Uthal s'inspire du pseudo poète celtique Ossian ; en réalité mystification littéraire propre au romantisme épris d'antiquité gaélique : Ossian est un faux Homère, exaltant la noblesse des guerriers écossais et celtiques. Echo de cette épopée du Barde du IIIè siècle,

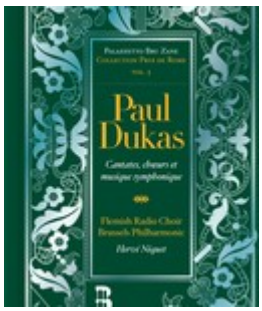
l’opéra en un acte renouvelle la palette sonore, l’éclat expressif de l’opéra romantique français. Le nerf et le muscle dont est emblématique Méhul à l’époque où à…

- **CD, compte rendu critique. HEROLD: Le Pré aux clercs (McCreesh, 2015 – 2 cd Ediciones Singulares / Palazzetto Bru Zane)** – McCreesh, Paul., HEROLD, Louis-Ferdinand., Ediciones Singulares / Palazzetto Bru Zane / créations, jeunes talents, musique romantique, opéra – CD, compte rendu critique. HEROLD: Le Pré aux clercs (McCreesh, 2015 – 2 cd Ediciones Singulares / Palazzetto Bru Zane). Malgré les faiblesses criantes de l’interprétation (lire ci après, en particulier du côté des femmes), l’enregistrement édité début novembre 2016, dévoile le génie d’un Romantique français de premier ordre : rossinien, et déjà précurseur d’Offenbach et de Massenet, Hérold éblouit par sa grâce dramatique, son intelligence et son style, sa finesse et son éloquence. C’est une recréation majeure d’où notre CLIC découverte. Dans le texte, il est légitime d’enregistrer aujourd’hui, l’un des ouvrages du genre opéra-comique parmi le plus célèbres,…

- 

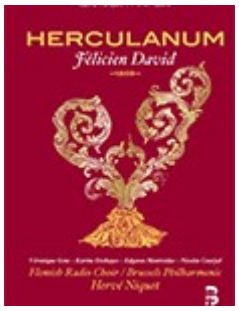
  CD, compte rendu critique. Lalo / Coquard : La

Jacquerie. Patrick Davin, direction (2 cd Palazzetto Bru Zane) – Castronovo, Charles., Coquard, Arthur., Palazzetto Bru Zane – Musique romantique, opéra / CD, compte rendu critique. Lalo / Coquard : La Jacquerie. Patrick Davin, direction (2 cd Palazzetto Bru Zane). Enregistré sur le vif lors d'un concert à Montpellier en juillet 2015, cette résurrection attendue confirme l'excellent tempérament dramatique de Lalo dont on apprend depuis quelques temps, les autres aspects du gène musical, outre sa virtuosité concertante, les mélodies (LIRE notre compte rendu des mélodies par Tassis Christoyannis), et donc ses opéras : Le Roi d'Ys (1888) plus connu, ou Fiesque (1868) enregistré en première mondiale par Roberto Alagna en 2011 chez Deutsche Grammophon : excellente gravure déjà visionnaire), et cette Jacquerie,…

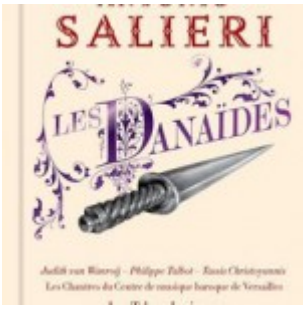


CD. Compte rendu critique. Paul Dukas. Cantates, chœurs, musique symphonique. Brussels Philharmonic (Collection Prix de Rome, volume V), 2 cd Palazetto Bru-Zane – Hunold, Catherine., Dukas, Paul., Palazzetto Bru Zane – Chœur, inédits, premières, musique orchestrale, musique romantique, opéra / CD. Compte-rendu critique. Paul Dukas. Cantates, chœurs, musique symphonique. Brussels Philharmonic (Collection Prix de Rome, volume V), 2 cd Palazetto Bru-Zane. Programme enregistré en 2014 et 2015. Après de précédents ouvrages monographiques dédiés à Debussy (2009), Saint-Saëns (2010), Gustave

Charpentier (2011) et Max d'Ollone (2013) – ces deux derniers étant les plus convaincants selon nous, voici le 5ème volume de la collection de livres disques : "Prix de Rome", celui-ci dédié à un compositeur candidat mais jamais récompensé par l'institution académique : Paul Dukas (1865-1935). Car il y a bien dans l'histoire musicale un "cas Dukas", comme il y aura…

- 

CD, compte rendu critique. Félicien David : Herculanum, 1859. Deshayes, Courjal, Niquet (2 cd Palazzetto Bru Zane, 2014) – Courjal, Nicolas., David, Félicien., Palazzetto Bru Zane / Musique romantique, opéra – CD, compte rendu critique. Félicien David : Herculanum, 1859. Deshayes, Courjal, Niquet (2 cd Palazzetto Bru Zane, 2014). L'opéra de Félicien David, Herculanum, fusionne spectaculaire antique, souffle épique hérité des grands oratorios chrétiens, et aussi souvenir des opéras du premier romantisme français, signés Meyerbeer, Auber, Halévy. Sans avoir l'audace visionnaire et fantastique de Berlioz (Damnation de Faust), lequel témoin de la création a regretté malgré d'évidentes qualités expressives, musicales, dramatiques, l'orchestration plutôt terne de la partition (non sans raison d'ailleurs), Herculanum méritait absolument cette recréation par le disque. Tout en servant son sujet chrétien, l'ouvrage est aussi sur la scène…

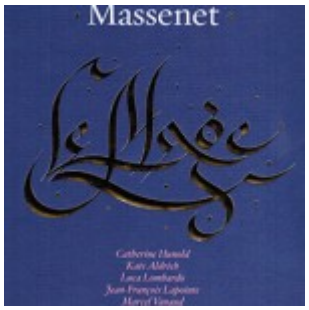


- **CD, compte rendu critique. Salieri : Les Danaïdes (Christoyannis, van Wanroij, Rousset, 2013)** – Christoyannis, Tassis., Salieri, Antonio., Palazzetto Bru Zane – musique classique, musique romantique, opéra / CD, compte rendu critique. Salieri : Les Danaïdes (Christoyannis, van Wanroij, Rousset, 2013). Cela cravache sec et tendu dès l'ouverture où le chef C. Rousset plus incisif que jamais emporte tout abandon galant, tout italianisme sensuel, au profit d'un expressionnisme tendu et électrique, soulignant combien ce Salieri de 1784 doit au style franc et frénétique de Gluck, répond aussi au goût pour la grandeur tendue, la froideur terrifiante et spectaculaire des passions … raciniennes. L'époque est à l'éclectisme européen, le goût savant des Lumières qui après le départ du Chevalier Gluck (1779), grand réformateur de l'opéra français dans les années…

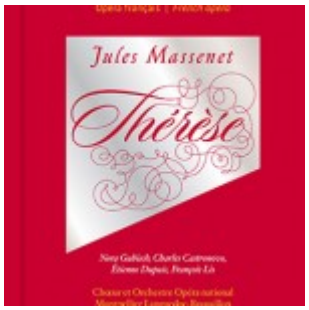


- **CD. Compte rendu critique. Méhul : Adrien (György Vashegyi, 2012. 2 cd Palazzetto Bru Zane)** – Vashegyi, György., Méhul, Etienne-Nicolas., Palazzetto Bru Zane – Musique romantique, opéra / CD. Compte rendu critique.

Méhul : Adrien (György Vashegyi, 2012. 2 cd Palazzetto Bru Zane). Le génie de Méhul enfin réhabilité ! D'abord proposé en téléchargement sur la toile, l'enregistrement d'Adrien nous revient sous une forme classique, en 2 cd et avec notice (courte) et livret (intégral). De quoi jugez sur pièce et repérer un nouveau jalon lyrique d'importance, entre classicisme et romantisme. A l'époque du Directoire, Adrien est bien un sommet lyrique dans le style gluckiste et frénétique : irrésistible. D'où, en dépit de quelques réserves (parmi les solistes), notre CLIC d'avril 2015. Les perles méconnues sont rares :…

- 

CD. Massenet : Le Mage (Campellone, 2012) – Campellone, Laurent, Massenet, Jules, Palazzetto Bru Zane – Musique romantique, opéra – CD. Massenet : Le Mage (Campellone, 2012) … Paris, 1891. A 39 ans, l'éclectisme de Monsieur Massenet, furieusement dramatique, déjà salué pour Werther et Esclarmonde, s'affirme ici dans le genre grand opéra français sur un sujet oriental. En choisissant après Rameau, la figure du prêtre d'Ahoura-Mazda, Zaroastre/Zarastra, Massenet certes s'orientalise (mais pas exagérément, tout au plus comme il l'a fait pour Le roi de Lahore ou Hérodiade, comme il le fera ensuite dans Thaïs) ; ses évocations exotiques sont de pures recompositions, fantasmatiques à la façon de l'orientalisme d'un Gérôme, peintre contemporain qui fut aussi l'ami de Massenet.…

- 

  CD. Massenet: Thérèse (Gubisch, Dupouy, Castronovo, Altinoglu, 2012) – Alain Altinoglu, Massenet, Palazzetto Bru Zane – Musique romantique, opéra / CD. Massenet : Thérèse (Altinoglu, live 2012) La coupe dramatique de l'opéra Thérèse (créé à Monte Carlo en 1907), dès l'énoncé haletant de l'ouverture (annonce du couperet fatal qui à terme emportera et Thérèse et son époux) manifeste le génie de Massenet. Un Massenet, auteur officiel incontournable du milieu français, qui sexagénaire, trouve de nouveaux ressorts pour régénérer son inspiration. Ce nouvel enregistrement courageux nous en offre la preuve. C'est même un moderne dont les médias de l'époque ont relayé la correspondance- rien qu'au téléphone (!) – avec le librettiste en vue de l'élaboration de l'ouvrage. Massenet au téléphone, voilà…

Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 4 juin 2018. Haydn. Schubert. Grigory Sokolov, piano



Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 4 juin 2018. Haydn. Schubert. Grigory Sokolov, piano. Grigory Sokolov ne fait rien comme les autres pianistes. Il prépare son programme puis le joue de part le monde durant six mois. Les Grands Interprètes ont invité le grand Sokolov au début de son nouveau programme. Nous retrouvons le géant toujours aussi intrigant, même allure d'automate qui rentre en scène et ensuite fusion avec l'instrument dès qu'il met ses mains sur le clavier. Le programme équilibré entre Haydn et Schubert en deux parties n'a rien d'évident. Et ce n'est qu'après quelques minutes de Schubert, donc dans la deuxième partie du concert que le propos artistique se révèle. Car comment comprendre cet amour pour ces sonates de Haydn si galantes et dans lesquelles tout l'intérêt vient du concertiste qu'il institue comme un passage obligé ?

SOKOLOV AU CLAVIER : enchantement d'une leçon de

musique

Le géant aux doigts d'acier trouve on ne sait comment une délicatesse de toucher qui tient à la fois du cristal et des perles fines. Les phrases sont comme suspendues dans des fils arachnéens et des vapeurs subtiles. Les trilles rient comme des cascades argentines. Grigory Sokolov aborde ces trois sonates peu faciles, presque ingrates, comme un jeu, une manière de proposer un art du piano délicat et comme une vitrine de porcelaines fines regardées sans y toucher. Musique galante dans tous les sens du terme, refusant les émotions trop fortes comme une écriture trop osée harmoniquement. Seul Sokolov peut proposer ainsi presque une heure de musique poudrée sans lasser.

Après l'entracte la surprise est de taille lorsque Sokolov aborde l'Allegro moderato du premier Impromptu de Schubert dans des sonorités cristallines utilisées dans Haydn. Phrasant avec élégance et légèreté, ce début de manière tout à fait inhabituelle, en des nuances resserrées et un rubato audacieux qui fait l'effet d'une composition sur l'instant. La fraîcheur de ce début son innocence et sa candeur surprennent et le jeu perlé poursuit le charme étrange que cette proposition interprétative suscite en nous. Et enfin après quelques minutes quand les harmoniques se complexifient le jeu gagne en poids et en profondeur. Ainsi s'éclaire une idée très intéressante qui fait évoluer l'oreille de sons de pianoforte vers le son plein et riche du piano Steinway. Dans une amplification du jeu, avec une main gauche mobile et malicieuse, petit à petit, la mélancolie de Schubert pointe et les grandes vagues de l'âme romantique peuvent s'élever.
Le Schubert de sa dernière année de vie peut s'épanouir car ne l'oublions pas ces quatre Impromptus D.935 datent de 1828. Et Sokolov d'oser des nuances exacerbées, des couleurs chaudes, des profondeurs harmoniques comme si lui-même pour nos oreilles composait librement ces pièces depuis un départ si

léger pour aller vers une profondeur de sentiments bouleversants. Sokolov garde durant tout ce voyage au milieu des tourments et des joies de l'âme schubertienne une précision rythmique et de toucher très particulière. La beauté de ce voyage, la richesse des couleurs, des nuances, la largeur des phrases donnent toute leur originalité à ces pièces si inspirées. Sokolov nous donne une leçon de musique des plus habiles et des plus éclairantes.

3ème mi-temps. Le public charmé par ce magicien applaudit à tout rompre. Sokolov ne déroge pas à ce qui s'apparente à une troisième mi-temps en rajoutant 6 bis à son programme. Il poursuit sa leçon et en alternant pièces romantiques et classiques, il rajoute une pièce énigmatique de Debussy, et poursuit son exploration de touchers si différents.
L'impromptu de Schubert n°4 de l'opus 90 revient en arrière avec le premier quatrain de Schubert. Il prolonge en quelque sorte l'envoûtement des derniers impromptus. Puis c'est le choc du virevoltant et prestissimo rappel des oiseaux de Rameau. Il revient vers Schubert avec une mélodie hongroise aux accents quasi brahmsiens, … pour nous éblouir ensuite avec la version la plus rapide jamais entendue des sauvages de Rameau. Afin de rappeler quel fabuleux interprète de Chopin il demeure, Sokolov nous propose l'interprétation si nuancée du Prélude op.28 n°15. Il va jusqu'à une nuance fortissimo assourdissante et une tension émotionnelle incroyable. Pour terminer sur une note insolite et rendre hommage à Debussy, son interprétation des Pas sur la neige semble surnaturelle et évanescente.
Grigory Sokolov reste le pianiste le plus extraordinaire du moment et son nouveau programme interpelle et touche comme rarement.

Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 4 juin 2018. Joseph Haydn (1732-1809) : Sonate n°32, op.53 n°4 en sol mineur Hob. XVI : 44 ; Sonate n°47, op.14 n°6 en si mineur

Hob. XVI : 32 ; Sonate n°49, op.30 n°2 en do dièse mineur Hob. XVI : 36 ; Frantz Schubert (1797-1828) : Quatre impromptus op.142 D.935. Grigory Sokolov, piano.

Cd, critique. CAROLINE GELINAS, mezzo-soprano. CONFIDENCES : mélodies, lieder, songs (1 cd ATMA)



Cd, critique. CAROLINE GELINAS, mezzo-soprano. CONFIDENCES : mélodies, lieder, songs (1 cd ATMA). Voilà la révélation d'une cantatrice au verbe ciselé et au chant raffiné, d'une ivresse maîtrisée et superlative dans le genre de la mélodie. Ce premier disque est une consécration plein de promesse, et qui s'est récemment disitnguée lors de la 2è édition du Récital-Concours international de mélodies françaises du dernier festival CLASSICA (10 juin 2018) où la mezzo québécoise décrochait le 2è Prix. Une reconnaissance d'autant plus légitime qu'elle reprenait pour la compétition, le cycle des mélodies de Ravel ici inaugurales…

Le nouveau cd d'Atma classiques confirme que l'école de chant canadienne, en particulier québécoise se maintient dans l'excellence

Premier triomphe d’une nouvelle diseuse et mélodiste, la Québécoise Caroline Gélinas

Vrai défi en terme d’articulation et d’intonation, **le triptyque conçu par Tristan Klingsor (Shéhérazade)** permet à Ravel d’étendre ses teintes diaprées, infiniment suggestives. Ici règne l’appel à l’évasion, au rêve, à une secrète sensualité (le « jeune étranger » de L’Indifférent). Caroline Gélinas s’entend à merveille à exprimer tout le mystère « oriental » et le parfum entêtant d’Asie ; la polychromie et les éclats de La Flûte enchantée ; l’apothéose de cette maîtrise se concentre, filigranée, miniaturiste dans la scène de séparation que nous avons citée : L’Indifférent. La diseuse, suave, distanciée mais pas artificielle, et d’une grâce infinie, exprime le désir frustré, et la caresse blessante de ce dernier poème au charme sublime.

D’une subtilité caressante, évocatrice et jamais trop manifeste, **Caroline Gélinas** enchante encore chez Debussy dont nous distinguons surtout le premier tableau des **Chansons de Bilitis** d’après Pierre Louÿs. D’une lascivité tissée dans une torpeur infinie, la Flûte de Pan saisit par la justesse de l’articulation à la fois naturelle et éngimatique. Là encore c’est la perfection du français chanté, déclamé qui convainc tout à fait. Comme dans les pièces qui suivent (La Chevelure…), on songe en parenté et filiation fraternelle, aux joyaux poétiques de Pelléas et Mélisande, mais Louÿs creuse davantage que Maeterlinck, l’onde suspendu d’une sensualité évanescente (ampleur des évocations de la Chevelure

justement).

Des textes historicisant de Von Vincke, Schumann souligne la fine langueur, à la fois, éperdue, interrogative à l'évocation du destin de la **Reine Maria Stuart**, figure tragique, blessée mais si digne dont le courage et la noblesse ont inspiré bien des créateurs. Le velours attentif, la mesure intériorisée de la chanteuse savent exprimer l'intense douleur qui vibre sous chaque ligne de ce cycle de 5 lieder.

Plus ronde, plus langoureuse encore, la langue chantante que déploient les **8 songs en anglais (The Songs of Mary) de Robert Fleming** intensifie les vertiges émotionnels de la Mère dont le fils unique fut sacrifié : versatile, fluide, étonnament changeante, la voix cisèle chaque séquence d'autant que, comme depuis le début de ce récital très abouti, le piano d'**Olivier Godin**, familier des nuances chambristes et lui aussi orfèvre en éclats mordorés, fait étinceler son clavier en vrai poète de l'indiciblement expressif. Duo admirable. Donc logiquement, **CLIC de CLASSIQUENEWS**

Cd, critique. CAROLINE GELINAS, mezzo-soprano. CONFIDENCES : mélodies, lieder, songs (1 cd ATMA classique) – 4 cycles de mélodies, lieder, songs. « Shéhérazade » de Maurice Ravel (1875-1937), « Chansons de Bilitis » de Claude Debussy (1862-1918), « Gedichte der Königin Maria Stuart » de Robert Schumann (1810 – 1856), « The Confession Stone » de Robert Fleming (1921 – 1976). Olivier Godin, piano. Enregistrement réalisé à Montréal, janvier 2018. CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2018.

INTERVALLES, la webradio de classiquenews. CONTRE-TENORS ITALIENS. Flavio Ferri-Benedetti et Filippo Mineccia : l'Italie entreprenante

INTERVALLES, le mag audio par Pedro Octavio Diaz. CLASSIQUENEWS inaugure sa radio et ses contenus audios exclusifs. Notre rédacteur **Pedro Octavio Diaz** enrichit notre rubrique **INTERVALLES**, magazine audio de CLASSIQUENEWS : conversations libres ou éditos à voce sola qui interrogent une question d'actualité, questionnent un geste artistique, s'intéressent aux missions et aux réalisations d'institutions encore méconnues. Défrichement, exploration, enquêtes aussi, **INTERVALLES** se déplace là ou la culture vivante s'accomplit…

INTERVALLES, le magazine audio de classiquenews par Pedro Octavio DIAZ

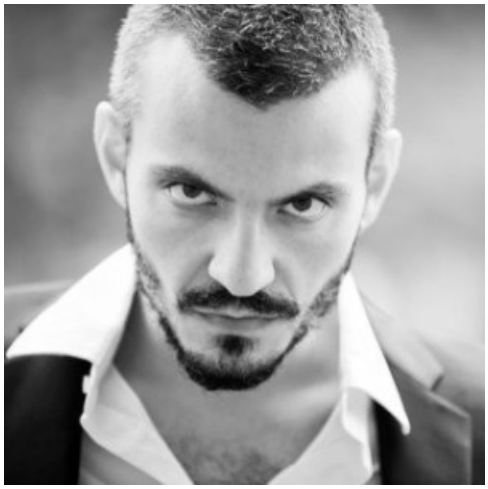
Entretien avec DEUX CONTRE-TENORS ITALIENS. Flavio Ferri-Benedetti et Filippo Mineccia : l'Italie entreprenante

Il est bien malheureux que deux des meilleurs contre-ténors italiens n'aient pas l'écho que mérite leur engagement pour la musique et la redécouverte du répertoire et les chanteurs qui l'ont immortalisé.



Au lieu de faire un énième récital Vivaldi ou Farinelli, **Flavio Ferri-Benedetti**, armé d'une superbe agilité et d'un timbre polychrome, explore le répertoire des castrats moins connus du grand public mais avec des compositions tout aussi extraordinaires que celles composées pour Farinelli ou Carestini. Son dernier album Fiamma vorace, cette fois-ci autour du compositeur Geminiano Giacomelli démontre la belle énergie qui anime le chanteur et l'interprète défricheur, dans ses projets. Pour ce magnifique CD, il unit ses forces à l'excellent orchestre Musica Fiorita & Daniela Dolci. Notons au passage que Giacomelli a été un inépuisable filon de

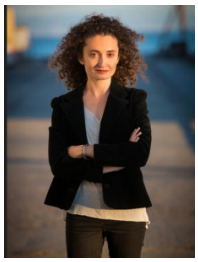
réemprunt et d'inspiration pour Handel comme pour Vivaldi. Les deux compositeurs majeurs de l'Italie baroque, lui ont dédié certains de leur plus beaux rôles lyriques.



Face à Flavio Ferri-Benedetti, une autre magnifique voix venue d'outremont, **Filippo Mineccia,** au timbre équilibré, sublimement musical. Non seulement Filippo Mineccia est régulièrement engagé, surtout en Allemagne, pour des belles productions d'opéras baroques mais surtout il poursuit sa carrière avec des passionnantes découvertes dans ses récitals en solo. De Ariosti à Jommelli, il nous fait redécouvrir des pans entiers de répertoire vocal, avec des programmes intelligents. Son dernier programme, se centre sur la vie du castrat Siface. Ce soliste dont la vie ressemble à un roman d'aventures, a été la star de la fin du XVIIeme et du début du XVIIIeme siècles. Sa fin tragique, occis sous les coups d'un mari jaloux, marquent une fin digne des partitions qu'il a créés. **NDLR** : Filippo Mineccia suscitait l'enthousiasme de la rédaction de classiquenews en mai 2017 sur la scène de l'Opéra nat du Rhin, à Strasbourg, dans le rôle d'**Endymion (Calisto de Cavalli) : lire notre compte rendu développé**

SOMMAIRE ET SUJET. Dans cette nouvelle capsule d'Intervalles, notre rédacteur et grand reporter vous invite à découvrir ces deux superbes chanteurs ; leurs projets, leurs passions… de belles frondaisons cachées dans la forêt musicale en définitive. et après avoir présenté les champs de travail tout aussi novateurs, engagés de la compagnie californienne ARS MINERVA, portée par Céline Ricci, voici un nouveau sujet idéal pour l'esprit défricheur du magazine « INTERVALLES ». SOMMAIRE précis à venir…

Précédemment dans INTERVALLES : entretien 1 avec Céline Ricci



ECOUTEZ le grand entretien avec Céline RICCI sur le travail au sein d'ARS MINERVA, pour INTERVALLES, la chaîne AUDIO de CLASSIQUENEWS / Par Pedro Octavo DIAZ (janvier 2018) : écouter l'entretien ici

---

COMPTE RENDU, récital. MARSEILLE, église Saint-Théodore, le 25 mai 2018. Dalla guerra amorosa. Ladu / Serra.



COMPTE RENDU, récital. MARSEILLE, église Saint-Théodore, le 25 mai 2018. Dalla guerra amorosa. Ladu / Serra. UN LIEU. Angle rue d'Aix et rue Nationale : sauvés de justesse de la ruine, deux puissants atlantes musculeux soutiennent on ne sait quel ciel qui risquait de leur tomber sur la tête avant leur restauration. Ils sont de Pierre Puget (1620-1694), admiré au XVIIIe siècle comme « le Michel Ange de la France », mais célébré –de loin– en son siècle par Versailles, circonscrit à trois grands ports, Toulon et Gênes et Marseille sa ville natale qui en garde quelques magnifiques traces, telle la Chapelle de la Vieille Charité, un théâtre de la dévotion en pierre rose, digne de la monumentale Rome.

DALLA GUERRA AMOROSA

On monte la rue d’Aix et, à droite, rue des Dominicaines, immédiatement, même engoncée dans l’étroitesse de la voie, sur son piédestal fermé de grilles à deux accès à degrés, l’église Saint-Théodore impose la noblessede sa façade classique, sa géométrie de style Renaissance, quatre pilastres coiffés d’un fronton triangulaire. La porte d’entrée est surmontée d’une statue de la Vierge flanquée de deux statues : Saint-Louis et sa couronne d’épines et la statue de Saint-Théodore.
L’intérieur, sous la crasse des ans plus que la patine vénérable, dans un état de dégradation qui serre le cœur, un joyau baroque. Mais le soulagement et le concert dissipent l’angoisse : après des années de tractations, l’église, bientôt fermée provisoirement, sera restaurée en 2021, dont ce toit, ce ciel, contenu d’un filet actuellement pour en éviter l’effondrement. On espère être au rendez-vous.
On a beau connaître le lieu, même en l’évitant souvent pour s’épargner l’indignation de son abandon séculaire, on s’émerveille de découvrir ces chapelles latérales dorées, aux ornements rocaille, cet autel avec sa croix sur un nuage de chérubins à la chair tendrement caressée du marbre. Et cet orgue à l’admirable buffet, au pied-douche d’un bois de miel, galbé, sculpté de trophées musicaux dont Jean-Paul Serra s’est voué, dévoué à faire restaurer en sa qualité de titulaire.
Un ensemble
C’est en ce lieu, entre autres, que nous retrouvons Serra, fondateur de l’ensemble Baroques graffiti (voir site plus bas),organiste titulaire aussi du grand orgue de l’Église Saint-Germain-des-Prés à Paris, à la débordante activité dans des domaines musicaux divers, de haut niveau pédagogique (Le Voyage musical baroque, Petites histoires de claviers), par ailleurs animateur du festival « Asse-Arcadie, des musiques anciennes et des arts plastiques dans les hautes vallées de l’Asse ». En maître de maison attentif, il nous reçoit comme dans un salon d’autrefois, mais sans rien de

guindé, dans l'intimité accueillante de la musique, en compagnie du baryton-basse Sergio Ladu, une découverte.
Le programme : la guerre d'amourqui vaut certes mieux que l'amour de la guerre même si 'la guerre amoureuse' sonne aussi comme « la guèreamoureuse », étant entendu, depuis les troubadours et leur éthique et esthétique de l'amour, prolongée à l'infini par le Baroque, que la Belle Dame sans Merci est d'une froideur à faire périr les plus ardents des chevaliers servants, dont, il faut bien le dire, l'arsenal métaphorique s'arme en guerre : assiéger la forteresse inexpugnable de la belle et faire fi , pour la fléchir, des flèches de ses yeux.



Donc, programme centré sur le titre de la cantate de Hændel, Dalla guerra amorosa, qui en est comme un magnifique résumé par son fond verbal mais aussi par l'exemplarité sa forme de l'aria da capo précédée et suivie de récitatifs. Serra ouvrait le feu, tendrement, noblement, avec la sarabande de Hændel, sur cette autre folie, amoureuse aussi, d'Espagne, se prêtant merveilleusement aux variations sur le thème exposé, repris avec ces tempi divers. Les deux concertistes alterneront de la sorte airs chantés et morceaux instrumentaux du « caro sassone », si italien, à Vivaldi, si européen de ce baroque sans frontières. À l'exception, autre magnifique découverte, d'un mouvement affettuoso de Fortunato Chelleri(1686-1757), un canevas, nous confiera Serra qui lui permet des variations étourdissantes de verve et de virtuosité, gammes, grappes de gruppetti, arpèges, trilles, tout le charme chatoyant du Baroque.
Sergio Ludo, lui, était tenu au genre de l'opéra, « dramma per musica » essentiellement marqué par les affects scéniques de la douleur, comme le lamento sur le prince d'Ariodante de Hændel, aria di portamento, de longues tenues legato au noble phrasé, passant ensuite à un air de fureur de Tito Manlio de

Vivaldi et l'inévitable aria di parangone, moralisante c'est-à-dire fondée sur une comparaison, ici le cliché de l'habile marin qui sait mener sa barque au port au milieu de la tempête, de la vie bien sûr tiré de l'Arsildade Vivaldi. Il terminait avec la première partie de la cantate Piango, gemo… du même, en forme, naturellement d'aria di capo. Son bis était un hommage au plus aixois et italien des compositeurs baroques français, Campra, dont il détailla l'air italien tiré du Carnaval de Venise, une sorte de vengeance contre tant d'ingrates de cette guerre amoureuse, à qui vient enfin le tour de pleurer :

« Bella, non piangere, *'Belle, ne pleure pas,*
non si puo frangere *on ne peut briser*
un cor di scoglio… » *un cœur de pierre…'*

Et je donne ces trois vers pris à la dictée, comme j'aurais pu le faire d'autres airs n'était-ce la vélocité virtuose du chanteur, de sa bouche même tant sa diction était impeccable, nous rappelant que le chant baroque est du théâtre musical où la parole importe autant que la musique, sans dispute de prima la musicaou prima la parola : la voix large, aisée, égale du grave sombre à l'aigu de Sergio Ladu, rendant naturelles les vocalises les plus artificieuses et avec une sobre expressivité des affects. Une leçon que la connivence musicale entre le clair clavecin de Serra et le velours sombre de ce timbre rendirent exemplaire pour notre bonheur.
On se laissa bercer mollement, volupteusement, par cette douce guerre et nous pensions à ce vers du plus grand sans doute des poètes baroques, sans insulte à notre cher Marino, Luis de Góngora :

« a batallas de amor, campos de pluma »
'à bataille d'amour, champ de plume.'

COMPTE RENDU, récital. MARSEILLE, église Saint-Théodore, le 25

mai 2018. Dalla guerra amorosa. Ladu / Serra.

DALLA GUERRA AMOROSA
Sergio Ladu, baryton-basse
Jean-Paul Serra, clavecín
Marseille, église Saint-Théodore
25 mai 2018
Hændel, Vivaldi Chelleri.

Prochain concert de Baroque Graffiti : 23 juin, Marseille, église Saint-Théodore.
Samedi 24juin, festival « Asse-Arcadie »
Église de la Mûre,
Airs de cour de Michel Lambert,
Sophie Boulin, soprano, Jean-Paul Serra, clavecin

CD, critique. MOZART : Il dissoluto punito ossia il Don Giovanni (Milanesi, TONI, 3 cd FORNASETTI / Warner classics)

CD, critique. MOZART : Il dissoluto punito ossia il Don Giovanni (Milanesi, TONI, 3 cd FORNASETTI / Warner classics).



Reconnaissons aux italiens ici, réunis sous la coupe financière de l'éditeur et créateur Fornasetti, initiateur de la production, un sens irrésistible du temps théâtral qui fusionnant ici avec le temps musical, recrée l'opéra de Mozart, en soulignant la violence passionnel du livret de Da Ponte. C'est une version certes « iconoclaste », rompant avec les habitudes sirotantes car ce que nous invite à écouter et « redécouvrir » comme une création contemporaine, toute la lecture, c'est la verve éruptive, âpre et furieusement sensuelle d'un Mozart déjà romantique, surtout suprême analyste des cœurs.
En proposant de revenir à l'effectif de la création praguoise de 1787 (30 instrumentistes no more), en privilégiant une direction nerveuse, parfois fouettée et incisive, le chef de l'ensemble Silete Ventii, Simone Toni, sculpte son « Mozart » avec une passion mordante, tendue, extrême qui sonne même plus radicale que l'approche d'un Teodor Currentzis lui aussi sur instruments modernes. Pour telle conception à la fois hallucinée et minimaliste (cela avance avec une urgence de tous les diables), il faut évidemment des chanteurs rompus à la délicatesse, la nostalgie, la vérité et la sincérité mozartienne : Oublions l'Ottavio trop bas, trop imprécis d'Andrés Agudelo. Mais saluons surtout le soprano à la fois rond, cuivré, voluptueux de l'excellente **Rafaella Milanesi**, interprète à la fois féline et racée qui comprend et exprime toutes les nuances des sentiments de la victime abusée de Don Giovanni, Donna Anna.

Le Mozart de Simone Toni : le geste mozartien qui foudroie où triomphe l'éblouissante Anna de Raffaella Milanesi

Une telle vérité incandescente du chant s'entend rarement ; elle avait pourtant déjà marqué notre esprit lors de sa prise de rôle d'Alcina avec la compagnie lyrique Opera Fuoco et David Stern, à Shanghaï en décembre 2015 (festival Baroque de Shanghaï : VOIR notre reportage vidéo « Opera Fuoco, de Paris à Shanghaï »). Grâce à la finesse qu'apporte la cantatrice dans ce rôle si fragile et complexe, surgit tout le trouble qui fait imploser la raison bourgeoise de la jeune femme, fiancée malheureuse d'Ottavio et qui découvre l'amour, sa puissance, sa déflagration quasi providentielle, au contact violent d'un Giovanni hypersexué. Hélas à ses côtés, l'Elvira d'Emanuela Galli peine et dérape dans les excès et violences réclamés par la production, sa technique vocale montre d'évidentes limites qui ne pardonnent pas chez Mozart, peintre des âmes chancelantes et fulminantes…

Parmi les chanteurs, Christian Senn dans le rôle-titre, son valet (aussi agité et allumé que lui : Renato Dolcini en Leporello), sans omettre Mauro Borgioni qui comme à Prague en 1787, chante deux rôles : Le Commandeur (sa statue) et Masetto, tirent leur épingle du jeu par leur présence théâtrale, intensément dramatique et une technique comme une projection qui suivent. En fosse, l'orchestre Silete Venti! siffle, tempête, scalpe et semble foudroyer chaque protagoniste, l'obligeant à exacerber ses élans, désirs, amertumes… Et le pianoforte omniprésent de Luca Oberti relève ce défi de la fulgurance. Une version qui ne laisse pas

indifférent et marque même l’écoute par son sens de l’urgence et de la foudre.

CD, critique. MOZART : Il dissoluto punito ossia il Don Giovanni (Milanesi, TONI, 3 cd + 1 dvd « extras » : making of, etc…) FORNASETTI / Warner classics. Enregistrement réalisé au moment des réprésentations scéniques de la production Fornasetti, à Florence (Pergola), janvier 2017. Prise de son en 24 bit/96 kHz (ingéniérie BartokStudio/ Raffaele Cacciola). « **CLIC** » de CLASSIQUENEWS du printemps 2018.

Orchestre Silete Venti!
Simone Toni, direction.

Christian Senn, baritono (Don Giovanni)
Renato Dolcini, baritono (Leporello)
Emanuela Galli, soprano (Donna Elvira)
Raffaella Milanesi, soprano (Donna Anna)
Andres Agudelo, tenore (Don Ottavio)
Mauro Borgioni, baritono (Commendatore e Masetto)
Lucía Martín-Cartón, soprano (Zerlina)

Maestro di coro: Marco Bellasi

COMPTE-RENDU, opéra. MARSEILLE, le 10 juin 2018. VERDI : ERNANI. Foster / Grinda.

COMPTE-RENDU, opéra. MARSEILLE, le 10 juin 2018. VERDI : ERNANI. Foster / Grinda. Il n’y aura pas eu de « Bataille d’(H)ernani » à Marseille mais une grève grevant la première. Protestant contre la suppression de la prime de quatre-cents euros instaurée, semble-t-il, du temps de Gaston Defferre pour compenser des horaires de travail excédant celui de leur statut de fonctionnaires, des techniciens, une partie, prirent le parti d’une grève originale (la SNCF fait-elle école ?) qui cessa miraculeusement à 22 heures, après l’entracte. En sorte que seul le dernier acte put être donné dans la version longuement travaillée par la production. Le reste fut donc, avec la généreux accord des artistes et du metteur en scène, présenté en version dite « dégradée ». Une dégradation certes, mais qui permit tout de même d’en apprécier au moins certaines qualités.

« DÉGRADÉ », MAIS PAS DÉGRADANT
ERNANI de Giuseppe Verdi



L’ŒUVRE… L’Opéra de Marseille offrait donc Ernani, opéra de 1844 de Verdi, absent de notre scène depuis 1999. Le livret fut tiré par Francesco Maria Piave, futur grand collaborateur de Verdi, de la pièce éponyme, au H du titre près, de Victor Hugo qui fit, du nom de la localité basque où il fit halte avec sa mère en allant rejoindre son père général à Madrid, le pseudonyme de son mystérieux héros dont on ne découvre la véritable identité qu’à la fin.

Bataille d’Hernani

La pièce, on le sait, causa un scandale lors de sa création en 1830, marquant avec tambours et trompettes, presque littéralement, tant il y eut de chahut lors de la première, l’avènement du drame romantique. Il osait rompre avec la tradition académique figée de la tragédie classique momifiées dans ses fameuses règles des trois unités abusivement imputées à Aristote : un arbitraire mêmelieu où tous, amis, ennemis se retrouvent, un même jour pour des actions compressés en temps, et une mêmeunité artificielle de ton d’un bout à

l’autre, alors que le vie, comme le disait déjà Lope de Vega au XVIIesiècle (dont Hugo s’inspire dans sa Préface de Cromwelloù il définit son esthétique) mêle le rire aux larmes, le sublime et le grotesque, le dramatique et le comique comme dans Shakespeare aussi.
Hugo n’hésite pas à mettre dans la bouche de son héros s’adressant au roi Charles I d’Espagne, le futur Charles Quint, ce jeu de mots qui fit rire, ce polyptote, c’est-à-dire, cette déclinaison d’un mot sous diverses formes, littéralement, ici, cette suite desuivre:
Oui, de ta suite, ô roi, de ta suite, j’en suis,
Nuit et jour, en effet, pas à pas, je te suis.
Hugo s’amuse aussi à briser le ronron du vers canonique alexandrin de douze pieds avec son hémistiche fortement marqué au 6e, mais non sans retrouver un ton « classique », emphatique, dès que l’action l’exige comme dans les belles tirades, notamment, celles de Silva, d’une grande noblesse. Surtout, de ce sera le scandale, il mêle les registres de vocabulaire (ô, très prudemment) de termes nobles et quelques uns, prosaïques : « concubine », « œuf », les expressions quotidiennes : « quelle heure est-il ?», etc
Cependant ce qu’on appelle la bataille d’Hernanientre la claque d’amis, la jeunesse « romantique », convoqués, invités à grands frais par Hugo applaudissant à tout rompre et ses détracteurs sifflant , huant, n’empêcha pas le succès de la première, même si cela s’envenima par la suite, les adversaires fourbissant au fur et à mesures des représentations leurs armes, mais sans nuire, au contraire, par le bruit, belle pub encore, au triomphe de la pièce.

D’Hernani à Ernani

Évidemment, ces audaces formelles de style ne sont pas transposables dans sa version lyrique. Le livret condense forcément la pièce car la musique allonge toujours le texte.

Des dix-neuf personnages du drame sans compter les comparses, on passe à sept dans l'opéra.
On l'oublie, mais le drame s'appelle Hernani ou L'Honneur castillan, (même si rien de l'action n'a lieu en Castille) et le sous-titre est, en espagnol : Tres para una , 'Trois pour une' (trois amoureux pour une même femme). Hugo, qui a passé des années de son enfance en Espagne, en garde l'amour et la langue. Il prétend s'inspirer duromancero, cette Iliadedu peuple espagnol comme le définissent les romantiques allemands, recueil de milliers de romances(mot masculin), brefs poèmes octosyllabiques, issus des épopées castillanes qui, pendant des siècles, inspirant théâtre baroque (le Ciden est exemplaire) et mentalités, ont façonné l'âme espagnole, et ce sens exacerbé de l'honneur. Trait passé chez Corneille dont Hugo est aussi débiteur.
Le premier amoureux, le héros éponyme, qui donne son nom à l'œuvre, est (H)ernani. Nous sommes en 1519 dans les montagnes d'Aragon. C'est le chef d'une bande rebellée contre le roi Charles Ierd'Espagne, le futur Charles Quint, dont le père (alors Philippe le Beau) aurait tué le sien. Il est amoureux de Doña Sol dans la pièce (devenue Elvira dans l'opéra), que son tuteur, le duc de Silva va épouser. Il compte l'enlever.

Âge des protagonistes et vaudeville
Hernani, dans la pièce, a vingt ans,Elvira/Sol a dix-sept ans,Charles, Carlo dans l'opéra, né en 1500 a donc dix-neuf ans, et le troisième amoureux, le plus âgé se dit vieillard de soixante ans. Les acteurs de la Comédie française qui firent la création, selon la règle de la maison où chaque sociétaire était titulaire à vie d'un premier ou second rôle, n'étaient pas de première jeunesse : celui qui incarnait le héros avait passé largement la cinquantaine qu'atteignait aussi Mademoiselle Mars jouant Doña Sol, qui refusait pour cela de dire à son partenaire : « Vous êtes mon lion superbe et

généreux ». L'opéra ne s'occupe guère de l'adéquation de l'âge des chanteurs aux rôles, car les voix se forment tard. Remarquons qu'Elvira ou Sol, attendant fièvreusement dans sa chambre, la nuit, l'inconnu Ernani, espérant qu'il va l'enlever pour lui épargner le mariage avec son oncle et tuteur, st dans la même situation que la Rosine du Barbier de Séville.
Mais là, coup de théâtre digne de la comédie, c'est le deuxième amoureux, le roi Carlo qui arrive au lieu de l'amant attendu. Dans la pièce, il n'a que le temps de se glisser dans une armoire et voilà qu'(H)ernani se pointe. Entendant par force le duo des amoureux, le roi amoureux jaloux sort de son trou et les deux hommes s'apprêtent à croiser le fer pour la belle, qui défrise. Patatras, voilà encore qu'arrive à l'improviste, comme dans du Feydeau,le duc de Silva, qui allait épouser sa nièce, suivi de ses hommes. On imagine sa stupeur en découvrant la pure vierge la nuit avec deux hommes dans sa chambre. Le digne vieil homme, amoureux tragique et non barbon comique, laisse exhaler sa honte et son désespoir. Seul personnage quelque peu complexe de cette œuvre sans psychologie, Silva a des tirades magnifiques et douloureuses sur l'honneur et, surtout, la vieillesse :
« Au cœur, on n'a jamais de rides […]
Le cœur est toujours jeune et peut toujours saigner. »
Verdi lui offre un air magnifique où il se demande pourquoi, quand la vieillesse couvre de neige les cheveux d'un homme, la vie ne lui fait pas aussi un cœur de glace. Mais, malheureusement, il perd ensuite, dans l'opéra, toute nuance humaine et la tendresse même qu'il manifestera pour Hernani, l'appelant « fils », devenant un simple vieillard aigri n'aspirant qu'à une basse vengeance.
Charles, Hernani, Silva, voilà donc les trois pour unedu sous-titre, trois amoureux d'une même femme. Le roi, se faisant connaître à Silva, sauve élégamment (H)ernani en disant qu'il est de sa suite, d'où l'ironie d'Ernani dans l'aparté humoristique de « suite ».
L'honneur castillan, c'est dans l'acte suivant, la grandeur

d’âme de Silva. Habillé en pèlerin, (H)ernani demande l’hospitalité à Silva dans son palais. Découvrant les préparatifs du mariage avec Elvira, il se découvre mais le duc, malgré tout, un hôte étant sacré, le protège et, au péril même de sa vie, refuse au roi Charles qui survient de le lui remettre pour ne pas faillir à sa parole, à son honneur. Sauvé par Silva, (H)ernani, reconnaissant, estimant que sa vie appartient désormais au duc, lui offre son cor et lui donne sa parole que, honneur contre honneur, n’importe où, n’importe quand, il n’aura qu’à sonner ce cor et il se tuera.
Nous retrouvons ensuite dans l’incongruité du drame romantique, Silva et (H)ernani unis à Aix-la-Chapelle, dans la chapelle du tombeau de Charlemagne, avec des conjurés qui veulent tuer Charles avant qu’il ne soit élu empereur. Et il ne peut manquer Sol/Elvira dans ce lieu où chacun entre comme dans un moulin, comme dans l’anonyme hall de gare de la tragédie classique où tout le monde se retrouve sans se donner rendez-vous. Mais Charles I d’Espagne, devenu Charles Quint, comme un nouvel Auguste de Corneille, pardonne à tous ses ennemis et offre même à Sol/ Elvira à (H)ernani, qui révèle alors sa vraie identité, Don Juan d’Aragon, un grand d’Espagne.
Mais, lors de la fête du mariage d’(H)ernani et Sol/Elvira, Silva, pour se venger, en domino noir, vient sonner le cor fatal. (H)ernani ne pouvant faillir à sa parole donnée sans souiller son honneur, boit le poison que partage Elvira. Le duc se tue aussi dans la pièce.
Ad Augusta per angustaest le mot de passe des conjurés dans le tombeau de Charlemagne, expression latine signifiant « Vers de grandes choses, vers la gloire, en passant par des voies étroites», tortueuses, comme le chemin d’Auguste pour devenir empereur ou, moins tortueux, celui de Charles devenant Charles Quint.Pour plaisanter un peu le sombre drame romantique, on rappellera ou révélera que des farceurs, tronquant et non castrant l’expression, la transformant en augusta per angustaen font la devise humoristique de la sodomie : augusta (sexe glorieusement érigé) per angusta, ‘la porte étroite’.

Réalisation et interprétation

Rideau de scène nébuleux, scène de bataille dont on ne sait dire si elle évoque un détail de celle de San Romano d'Ucello ou de Rubens.

Donc, la grève nous prive des lumières, que l'on découvrira plus tard fastueuses de Laurent Castaingt, pendant les deux tiers de l'opéra. Il en résulte un éclairage uniforme, comme autrefois, sans doute plus près de celui d'origine de la création de la pièce et de l'opéra, qui bénéficiaient cependant d'une rampe soulignant l'avant-scène.

Isabelle Partiot signe un magnifique décor à la beauté sacrifiée par la grève. Un immense miroir en angle avant au fond de scène, reflète un luxueux carrelage et démultiplie, en plongée raccourcie, la bande d'hommes en tenues de chasse ou de jacquerie paysanne, bruns, marrons, gris, des partisans d'Ernani, prostré au sol, sur son manteau. Avec ce miroir en facteur commun, les autres lieux sont figurés, pour le château de Silva, de quatre brèves colonnes surmontées de cuirasses couronnées de casques d'armure, jouant harmonieusement avec celles de quelques officiers, pour la dernière scène d'un ciel noir étoilé ; le tombeau de Charlemagne en devient grandiose mais, la proclamation en lettres lumineuses de l'avènement impérial de Charles Quint, sans doute excessive, fait un peu réclame de supermarché.

Fort heureusement, ni lamise en scène de Jean-Louis Grinda ni les costumes de Teresa ACONEn'ont sacrifié à la mode bien usé de la modernisation. Les costumes, sans être exactement d'époque, jouent à l'historicité à l'évidence : ils sont une variation sur la mode d'époque, manches à crevés pour les hommes, vastes manteaux ornés de fourrure, robes aux couleurs audacieuses pour les dames évoquant le vertugadin hispanique, chapeaux capelines, inspirés des tableaux sans doute des

Flandres qui vont devenir espagnoles avec Charles. Cependant, effet malheureux sans doute du manque aplatissant de lumière, les hommes de Silva, lourdement accoutrés de manteaux gris, grisaillent à l'excès les reflets de l'impitoyable miroir d'une nuageuse masse confuse, le pauvre duc, déjà engoncé, affublé en outre d'une outrancière barbe plus prolifique et fleurie que celle mythique d'un Charlemagne qui n'en eut jamais, l'air embarrassé d'un yeti de l'Himalaya confondu avec un ours des Pyrénées. Ernani, mince dans son costume à lacets cintré de chasseur et une partie de sa jambe droite d'une autre couleur, avec les effets des crevés des manches prend des allures d'Arlequin, et lapin agile avec cette drôle de petite boule de poils en haut de la cuisse droite, telle la touffe d'une queue qui, par inadvertance, aurait glissé de place.

Avec une maestria et souplesse dans le maniement des foules, les lignes harmonieuses de leurs entrées ou sorties exigeant une virtuosité évidente sous l'œil implacable et impeccable du miroir, la scène magnifique du bal du mariage est magnifiée encore par ce double regard en front et surplomb et les lumières revenues nous font regretter le sabotage des deux tiers de la mise en scène de Grinda.

L'Orchestre de l'Opéra de Marseille, aujourd'hui salué partout,qui fera l'ouverture du Festival de piano de la Roque d'Anthéron, invité par un René Martin qui ne tarit pas d'éloges, était exalté par la fougue infatigable de Lawrence Foster qui tirait le meilleur de cette partition qui laisse présager le futur Verdi, mais encore affligée de ces accompagnements en valse lente ponctuée frisant les trois temps (zim-boum-boum) de fête foraine. L'essentiel était, bien sûr dans la générosité du traitement vocal pour les chanteurs que le chef, précis et précieux, ne mit jamais en danger.

Le chef de Chœur Emmanuel Trenque avait soigné ses troupes, qui le lui rendirent bien, pour notre bonheur choral et cordial

En Don Riccardo et déjà Iago respectivement, Christophe Berry, ténoret la basse Antoine Garcin, avaient fière allure dans

leurs luisantes sombres cuirasses austèrement castillanes. Un clin d'œil, si l'on peut dire, à la borgne Eboli à venir d'un Don Carlodont nous avons ici l'aïeul, invoquant lui aussi un Empereur dans son illustre tombe, l'inévitable suivante, campée fièrement par Anne-Marguerite Werster, avait un œil bouché d'un bandeau noir, donnait un air aussi et pirate des amours clandestines à cette Giovanna complice et maquerelle comme il se doit.
De cette intrigue du début du XVIesiècle, il est vrai, Verdi semble regarder déjà ce dernier tiers du même, passant de Charles Quint à son fils Philippe II et la belle méditation sur le pouvoir de Charles dans le tombeau préfigure celle déchirante de son fils sur l'amour d'un homme supposé âge (digne de Silva) et la fragilité du sceptre royal. Revenu sur sa terre marseillaise, sur la scène de son opéra, Ludovic Tézier donnait magistralement la couleur et la puissance de son majestueux baryton à Carlo, passionné, brutal, impérieux et enfin impérial avant de planer à des hauteurs sublimes au-dessus de la basse humanité. Cette humanité du Silva de Hugo ne se manifeste, dans l'opéra que par l'air d'entrée du duc qui découvre deux hommes dans la chambre de sa chaste promise : « Infelice !… » 'Malheureux !' La basse Alexander Vinogradov prend l'air dans un tempo trop lent pour traduire indignation et douleur, liant, dans des effets de souffle certes impressionnants, des phrases musicales pourtant hachées par la douleur, mais la voix est magnifique, noire et toutes ses interventions, nombreuses, sont remarquables. Mais l'on se demande encore comment il peut, épée brandie à la main, tant tarder à se faire vengeance quand les auteurs de l'outrage sont à portée de main et de glaive vengeur.
Objet du litige entre les trois hommes, la soprano Hui He est une Elvire au timbre onctueux, charnel et chaud, aussi puissante que volubile dans cette partie qui n'oublie pas le bel canto antérieur, vocalité épicée pour une héroïne fade sans histoire autre que celle, tirée par les cheveux ou la barbe, que lui offre le rôle. Dans le rôle-titre, Ernani, tout aussi d'une pièce, n'a guère non plus de densité psychique et

l’on ne saura pas quel outrage à son père il doit venger sur le fils royal de l’offenseur, qu’il épargne alors même qu’il est désigné par le sort et les conjurés à l’assassiner. Mais ses airs vont au-delà de ce monolithisme humain et, d’entrée, Francesco Meli tire une vérité du chant au-delà de la pauvreté du texte : il est bien, comme il se désigne dans Hugo, « une force qui va » mais une force ici supérieurement contenue et contrôlée par l’art du chant : bravoure des aigus et douceur murmurée des demi-teintes sur l’éclat d’un timbre coloré. Ernani triomphant.

_____

COMPTE RENDU, opéra. MARSEILLE, le 10 juin 2018. VERDI : ERNANI. Foster / Grinda.

Ernani de Verdi à l’Opéra de Marseille – Livret de Francesco Maria Piave – D’après Hernani de Victor Hugo

Les 6, 10, 13 et 16 juin 2018.
Ernani de Verdi
Production Opéra de Monte-Carlo / Opéra Royal de Wallonie

Direction musicale : Lawrence FOSTER. Mise en scène : Jean-Louis GRINDA. Décors : Isabelle PARTIOT. Costumes : Teresa ACONE. Lumières : Laurent CASTAINGT

Distribution
Elvira : Hui HE
Giovanna : Anne-Marguerite WERSTER
Ernani :Francesco MELI
Don Carlo : Ludovic TÉZIER
Don Ruy Gomez de Silva : Alexander VINOGRADOV ;Don Riccardo :Christophe BERRY ;Jago :Antoine GARCIN

Orchestre et Chœur de l’Opéra de Marseille Chef de Chœur Emmanuel TRENQUE.

Photos © Christian DRESSE

COMPTE RENDU, Festival. LE CROISIC, festival Tempo piano : 10-13 mai 2018.

COMPTE RENDU, Festival. LE CROISIC, festival Tempo piano : 10-13 mai 2018. Il ne faut pas s’y tromper: classique, mais pas seulement! Piano, mais pas uniquement! Le festival Tempo Piano Classique du Croisic fêtait, du 10 au 13 mai, son dixième anniversaire, avec une programmation hors normes et audacieuse, concoctée par le pianiste Romain David, son directeur artistique. Décliné en cinq concerts, le festival a pris en dix ans une dimension qui va aujourd’hui bien au-delà du récital de piano de ses débuts. Retour sur cet évènement.

_____

Festival Tempo Piano Classique du Croisic:
10 ans de fêtes musicales



Le moment de l'Ascension est un temps fort de la vie musicale croisicaise. À en juger par la file qui s'allonge sur plusieurs mètres le long du quai quelques quarts d'heures avant chaque concert, la réputation de Tempo Piano Classique n'est plus à faire, et ce festival est très prisé du public local, fidèle. L'ancienne criée du Croisic, magnifique bâtiment daté de 1878, orné d'armoiries à l'hermine bretonne, ne résonne plus depuis 1982 des cris des marchands de poissons. En proue sur l'océan, entourée de gréements au mouillage, elle vibre à présent des musiques qu'elle abrite le temps de ce festival. Cette dixième édition a été des plus festives et des plus vivantes: Romain David peut se féliciter de sa réussite, qu'il doit à son esprit d'unité et son éclectisme tout à la fois, à son ouverture sur des esthétiques et des genres éloignés du répertoire à proprement parler « classique », et enfin à son choix éclairé et exigeant de musiciens de très haut niveau.

Un duo de haut vol ouvrait l'édition, avec un premier concert à deux pianos. La grand-voile hissée en fond de scène et éclairée d'un bleu profond (dispositif acoustique en même temps qu'une belle évocation plastique) **Adam Laloum et Tristan Raës** ont tenu les barres de leurs pianos respectifs pour un

voyage au long cours de Mozart à Poulenc, traversant Brahms et Rachmaninov. De Mozart, la sonate pour deux pianos K.448 alliait deux musiciens aux personnalités très différentes, et néanmoins en parfait dialogue: le toucher rond et chaleureux de Raës, son jeu toujours chantant, composant avec celui de Laloum, clair et vif, usant moins de la pédale. La sonate pour deux pianos de Poulenc, achevée en 1953, suivait avec ses contrastes, entre lenteur mélancolique et allure encanaillée. En deuxième partie Tristan Raës partageait le clavier d'Adam Laloum avec Brahms et ses danses, avant de regagner son piano pour la 2ème suite opus 17 de Rachmaninov: un festival de couleurs que cette œuvre sous leurs doigts, qui s'est finie en apothéose avec sa Tarentelle embrasée à la dimension orchestrale. En bis, quel bonheur d'entendre à nouveau la musique de Poulenc, avec son Élégie, magnifique de lyrisme et d'exaltation!

Le lendemain le quintette Syntonia formé de **Thibault Noally (violon), Stéphanie Moraly (violon), Romain David (piano), Caroline Donin (alto), Patrick Langot (violoncelle)** donnait un programme inédit et passionnant avec la soprano Maya Villanueva, puisqu'il comportait en première partie le Prélude à l'après-midi d'un faune de Debussy, dans sa transcription pour quintette avec piano du compositeur Benoît Menut. Suivait de Koechlin, ce compositeur contemporain de Debussy, le 3ème mouvement de son quintette, œuvre centrale du dernier CD de l'ensemble, qui notons-le, a été couronné des plus belles récompenses. L'exécution en concert n'a pas démenti ce succès. Maya Villanueva, soprano, interprétait ensuite trois mélodies de Debussy avec charme et délicatesse, en plus d'une diction parfaite, sur le superbe nuancier sonore du piano de Romain David. Le concert s'achevait sur le Quintette de Franck, que Debussy appréciait particulièrement, joué avec bel engagement.

Inviter **Thomas Enhco et Vassilena Serafimova**, c'est plus que céder à l'engouement – légitime – général pour cet extraordinaire duo, au sens propre du terme. C'est proposer

d’emprunter les traverses du temps, c’est mettre des bottes de sept lieues pour parcourir le monde musical, de Bach à Jagger, en passant par Mozart, Fauré, la tradition bulgare, Piazzola, et tant d’autres encore. Tout cela dans un grand esprit de liberté, celui de l’improvisation, où ces deux musiciens atteignent des sommets d’excellence. Tout cela dans le mariage ô combien original et heureux des sonorités chaudes et colorées du marimba et des timbres du piano. Ce fut le « Texto concert » du samedi 12 mai, concert passerelle entre classique et jazz.

Le soir, d’autres harmonies venues d’ailleurs, avec le **Concert des Lumières**. On découvrait avec bonheur le talent de Keyvan Chemirami, et ses percussions traditionnelles persanes, en dialogue avec le piano de Shani Diluka. Rencontre orient-occident entre la musique de Bach, intemporelle, universelle, et la musique « savante » persane, si proches par leurs métriques bien qu’éloignées par leurs langages, sur la scène transformée en diwân, ce lieu de débats et de confrontation des idées et des cultures, matérialisé ici par les tapis persans disposés au sol. Un choix de vers de Goethe et Hâfez dits par les musiciens ponctuait les pièces pour clavier de Bach père et fils (C.P.E . Bach), et les rythmes souvent virtuoses et textures variées des zarb, santour et daf, les percussions en question, alternant ou se mariant avec le piano. Etonnant et magnifique programme, qui par sa poésie et la profondeur de son propos, autant que par l’émotion musicale qui s’en dégageait, sut toucher un public des plus réceptifs. Le bis? un texte d’Aimé Césaire et l’aria des variations Goldberg de Bach, orné d’une improvisation au daf…et d’un discret chant de mouette venu du dehors!

Le dimanche était le jour de clôture. Quoi de plus festif qu’un concert rassemblant l’ensemble, ou presque, des artistes invités au festival? La tradition y veut que celui-ci se termine par un concert-brunch, éclatant bouquet final de la manifestation. Ce fut en effet deux heures de musique bourrées

de joyeuses surprises puisque le programme n’était pas écrit, présenté par Laure Mézan. Un voyage autour du monde avec des mélodies et les chansons argentines de Ginastera, la ballade pour piano du turc Fazil Say, la danse rituelle du feu de de Falla, l’esprit du nord dans un extrait du quintette avec piano de Brahms, Mare a Mare de V. Serafimova, La Chaconne en ré mineur de Bach-Busoni et pour finir, la musique traditionnelle des Balkans dans un finale survolté aux piano et marimba, avec la participation impromptue du daf! **Quelle fête!**